

BRASSENS

cher vieil ours nourri de myosotis

CHER Georges... Il a pris un teint légèrement parcheminé. Sa crinière crépelée peu à peu s'enneige en s'éclaircissant, mais il a gardé ses bons yeux de visiteur égaré dans un salon et sa mine pataude de tendre bûcheron.

Une formidable ovation a accueilli ce chanteur contre-époque. Pourtant, rien que des jeunes dans la salle. Une salle où l'on s'écrasait, une salle surchauffée, une salle à bouleverser l'artiste le plus blasé.

Cher Georges... Cher vieux pote dont l'apparition, vers 1951, dans le vol des papillons et les grognements du gorille, a fait reflourir la poésie sur le gazon de bois des tréteaux !

On attendait, sans le savoir, un Villon ou un Verlaine, un Rabelais ou un Rictus, un Ronsard ou un Paul Fort... ce fut Brassens.

Ce soir, c'est toujours lui, après une centaine de titres vendus, 15 millions de disques (chez Philippe, il a sa presse personnelle) c'est toujours le même. l'enfant trouvé de la chanson.

Sait-on même ce qu'il fait de sa fortune ? Un être secret, Brassens ? Peut-être... Il chante trois mois par an, vit toujours dans l'impasse où il rencontra l'Auvergnat, fume sa pipe, boit du gros rouge et étale son camembert sur une liche de pain.

Son luxe ? une maison à Crespières, à 30 km de Paris où il ne va jamais, sa barcasse délavée dans le port de Sète ; un coin de table où il écrit ses poèmes sur un cahier de la communale.

Il nous est arrivé hier comme il nous arriva naguère, avec son petit costume noir d'orphelin, sa guitare, sa chaise, son verre d'eau et... un contrebassiste immuable, pour ne pas avoir l'air — tout de même — trop radin sur l'accompagnement.

Mais ce voisin a l'air de le gêner. D'ailleurs Brassens nous a souvent confié, de cette voix un brin rocailleuse et mélancolique :

— Je ne suis pas fait pour chanter mes chansons, mais pour les écrire.

Pourtant, que de joie à la fois sourde et vive, à l'entendre !

Son récital commence par une grossièreté. Ça ne choque personne, tant il y a de la pudeur dans ces privautés.

Il peut chanter la putain, ou balancer sur l'assistance une averse de mots crus, on a l'impression étrange d'une certaine réserve, toujours. Car c'est net comme lui, l'homme de la gentillesse brute, du gars sans histoire, de l'artiste sur lequel on ne raconte, on ne peut rien raconter de son existence privée. A en décourager les échetiers !

Alors, on a inventé des tas de choses sur une prétendue « maladie incurable », alors que ce costaud n'a qu'un cauchemar : ses crises de coliques néphrétiques.

Brassens a souri, dans sa grosse moustache, la brosse du commerce, disent les méchants. Et a mis au point son « mal » dans une chanson.

« J'ai perdu mes bajoues, j'ai perdu ma bedaine,

Et ce, d'une façon si nette et si soudaine,

Qu'on me donne un mal qui ne pardonne pas,

Qui se rit d'Esculape et le laisse baba.

Oui, hier soir, tout le récital dernier du T.N.P. se dégustait comme une ambrosie.

Chaque petit chef-d'œuvre pourrait trébucher sur la monotonie des échos limités de quelques cordes ; la tendre philosophie ou l'âpre ballade ont tant de richesse poétique cachée, qu'aucune lassitude ne se glisse dans l'assistance attentive.

C'est pour nous, observateurs salariés de ces rendez-vous sous les feux de la rampe, une grande espérance que ce récital Georges Brassens : l'esprit n'est pas tout à fait écrasé sous le talon d'Achille... pardon, des Antoine !

Et toute cette jeunesse, tous ces fans, dont les braves portaient en triomphe le talent de notre ami, n'avaient pas envie de se disputer la chemise qu'il ne lança pas sur les foules.

Son hystérie à lui?... l'épuisement. Il répondit aux assauts et à l'avidité de son public par plus de 20 chansons. A minuit trente, il paraissait à bout de forces, mais superbement vainqueur.

Mieux qu'une bonne, une consolante soirée.

Excellente première partie avant ces enthousiasmes.

On y rencontra Jean Pierre Lang, qui a un tube « Elle est jolie la fille, Madame » ; Martial Carré qui conte bien « La chose » ; Colette Chevrot en pleine escalade et Bobby Lapointe plus drôlement fou que jamais.

R.-L. LACHAT

Le Dauphiné Libéré

12 décembre 1966